Margot partit enfin, inquiète de paraître si peu à la mode avec un cartable, terrifiée à l’idée d’avoir des profs sévères, tracassée par la crainte qu’ils se soient trompés et qu’il n’y ait pas de place pour elle en sixième. Sa mère l’accompagna.

Les enfants et les parents étaient debout dans la cour du collège. Margot cherchait des yeux des visages familiers. Elle vit deux copines de son ancienne école et se dirigea à leur rencontre.

Soudain il y eut un mouvement vers le préau. Une voix autoritaire commanda aux parents de rester à l’extérieur du préau et aux enfants de se grouper silencieusement à l’intérieur ; mais les parents restaient collés à leurs enfants et il y eut une confusion monstre.

Un monsieur moustachu lisait les noms de la sixième 1 puis ceux de la sixième 2.

Margot se concentrait très fort. Elle avait peur de louper son nom, peur qu’on ne la nomme pas, peur presque d’oublier son nom qu’elle se répéta pour le garder en tête.

Puis il lut les noms des sixièmes 3, 4 et 5. Margot craignait de plus en plus qu’on ne l’oublie. Son nom ne figurait sur aucune liste. Tous les gens qu’elle connaissait avaient déjà été appelés.

« Sixième 6 : un peu de calme s’il vous plait ». Il appela 14 garçons et puis Margot entendit comme par miracle son nom.

Elle cria : « Présente ! » et rejoignit les autres. Quand la classe fut au complet, elle suivit le professeur principal dans sa salle. Elle se sentit rassurée et immédiatement chez elle. Ouf ! Elle avait une place ! Le prof avait l’air gentil avec son casque de moto et ses cheveux en brosse mais il n’était pas son genre. Elle préférait les barbus. Elle s’accrocha à chaque mot qu’il prononça. D’abord elle copia l’horaire sur son carnet de correspondance…

*La sixième,* Susie Morgenstern.

C’est le lundi 3 octobre au matin, à six heures, que sonna le grand branle-bas. Lavé, frotté, récuré (je faillis me crever le tympan) et largement nourri de tartines beurrées, j’endossai mon veston de marin.

Nous partîmes mon père, mon frère et moi vers les sept heures et demie.

Mon cartable giberne, en tirant mes épaules en arrière, me faisait une poitrine avantageuse, et mes talons neufs claquaient sur le trottoir, encore encombré par les poubelles matinales.

Au bout d’un quart d’heure de marche, mon père me montra une immense bâtisse :

« Voilà le lycée », me dit-il.

Au milieu de l’immense façade, sous de très vieux platanes plantés au bord du trottoir, je vis une foule d’enfants et de jeunes gens, qui portaient des serviettes de cuir sous leurs bras, ou des cartables dans leur dos. Une double porte, aussi haute qu’un portail de cathédrale, était entrebâillée.

Mon école me parut alors bien minuscule.

[…] Nous traversâmes une petite cour cimentée comme un trottoir, et nous entrâmes dans la bâtisse par une porte basse.

A la sortie de ce tunnel, nous débouchâmes dans un couloir aussi haut qu’une église.

Sur des dalles noires et blanches qui s’allongeaient à perte de vue, circulaient des élèves de tous âges. Les plus jeunes étaient accompagnés par des messieurs ou des dames, très richement vêtus, qui avaient des têtes de parents d’élèves.

Au croisement de deux couloirs, nous trouvâmes M. le surveillant général sur la porte de son cabinet. Cerné par un demi-cercle d’enfants et de parents, il jetait un coup d’œil sur les feuilles qu’on lui tendait, et il orientait les élèves : mais à partir de ce lieu fatal, les parents n’avaient plus le droit de les suivre…

*Le temps des secrets,* Marcel Pagnol.